

La collapsologie n'est pas une science

l'effondrisme est une croyance

Jacques Lecomte
Docteur en psychologie
Président d'honneur de l'Association française de psychologie positive
Membre du Conseil scientifique de la Fondation Nicolas Hulot

24 juin 2019

En 2015, Pablo Servigne et Raphaël Stevens publiaient l'ouvrage *Comment tout peut s'effondrer*, dans lequel ils se proposaient de rassembler « les bases de ce que nous nommons, avec une certaine autodérision la "collapsologie". »¹

Suite au succès de cet ouvrage, la « collapsologie » ne relève plus de l'autodérision, mais est considérée comme une véritable science par ses promoteurs et par leurs partisans. J'estime qu'il s'agit là d'une profonde méprise, en raison du manque de rigueur manifesté dans les livres fondateurs. Récemment encore, j'utilisais moi-même le terme « collapsologie ». J'ai décidé de ne plus le faire car le suffixe « logie » lui donne un caractère scientifique qui me semble inapproprié dans ce cas. Dans la suite de ce texte, j'utilise donc les mots « effondrisme » et « effondristes » (sauf évidemment pour les citations).

Le présent document met successivement en évidence trois caractéristiques problématiques de l'effondrisme :

- Multiples affirmations erronées
- Biais généralisé de raisonnement
- Non-engagement dans des actions efficaces.

Par ailleurs, j'ai montré, dans un autre document², que, dans l'état actuel des connaissances, la stratégie de communication par la peur, adoptée par les effondristes, est généralement contre-productive et bien moins efficace que la communication par l'espoir, qu'ils dénoncent énergiquement dans un de leurs ouvrages³. Pablo Servigne m'a dit au téléphone que lui et ses co-auteurs ne cherchaient pas à transmettre de la peur ; toutefois, leur description du monde à venir correspond pleinement à ce que les universitaires appellent la communication par la peur ou par la menace.

Je tiens cependant à préciser que je partage avec les effondristes d'une part la préoccupation concernant l'état de la planète (sans en tirer nécessairement leurs conclusions), d'autre part le désir de participer à l'émergence d'une société marquée par plus d'empathie, de bienveillance et d'entraide⁴.

¹ Servigne, P. & Stevens, R. (2015). *Comment tout peut s'effondrer*, Paris, Seuil, p. 20.

² Lecomte, J. (2019). *Comment communiquer sur l'environnement ? Par la peur ou par l'espoir ?*

³ Servigne, P., Stevens, R. & Chapelle, G. (2018). *Une autre fin du monde est possible*, Paris, Seuil.

⁴ J'ai écrit l'ouvrage *La bonté humaine*, Paris, Odile Jacob (2012). Pablo Servigne, et Gauthier Chapelle ont écrit

MULTIPLES AFFIRMATIONS ERRONEES

Dans cette première partie - la plus longue de ce document -, je me limite aux passages concernant ce thème de la communication (positive ou négative), que je connais bien. C'est dans la seconde partie que j'effectue une analyse critique du projet global des effondristes.

Dans leur dernier livre⁵, les effondristes consacrent un certain nombre de pages à légitimer leur démarche consistant à dénoncer la communication par l'espoir et à légitimer la communication par la peur. A première vue, on ne peut qu'être impressionné par la rigueur de l'argumentation, étayée par de nombreuses recherches scientifiques. J'ai d'ailleurs eu l'occasion de rencontrer à diverses reprises des personnes convaincues que tout ce que disent et écrivent les effondristes est vrai, en raison précisément de la quantité importante de références scientifiques.

Dans un premier temps, j'ai cependant été étonné en lisant ces pages, car connaissant assez bien le sujet, je n'avais pas souvenir que les études qu'ils citent correspondent à leurs propos. J'ai donc comparé attentivement ce que disent ces études scientifiques et ce que les effondristes leur font dire. Or, ce qu'ils affirment est très différent de ce qu'écrivent les auteur.e.s qu'ils citent. C'est parfois même l'exact opposé ! Je les ai contactés pour les informer de leurs erreurs et ils m'ont écrit qu'ils modifieront ces passages dans la prochaine édition de leur livre, ainsi que dans les éditions étrangères qui se préparent.

Voici donc ces erreurs, toutes tirées de l'ouvrage *Une autre fin du monde est possible*, erreurs que j'ai réparties en cinq catégories :

- propos prêtés à des auteur.e.s inverses de ce qu'ils disent
- légende
- affirmations imprécises ou dénuées de fondement
- « tri sélectif » des études citées
- glissement de sens de mots, d'un passage à l'autre.

Les citations sont issues de l'ouvrage : Servigne, P., Stevens, R. & Chapelle, G. (2018). *Une autre fin du monde est possible*, Paris, Seuil.

Propos prêtés à des auteur.e.s inverses de ce qu'ils disent

Les effondristes écrivent, p. 52 :

« Les études traitant des effets de la peur sur l'engagement contre le réchauffement climatique sont sujettes à controverses⁶. »

Tout lecteur qui lit cela comprend qu'il existe un certain nombre d'études, portant sur des exemples concrets, dont les résultats sont contradictoires ; l'étude citée en fin de phrase constituant la caution scientifique de cette affirmation. Or, cette étude ne dit pas du tout cela.

L'entraide, l'autre loi de la jungle, Paris, Les liens qui libèrent (2017).

⁵ Servigne, P., Stevens, R. & Chapelle, G. (2018), op. cit.

⁶ O'Neill, S. & Nicholson-Cole, S. (2009). "Fear won't do it": promoting positive engagement with climate change through visual and iconic representations. *Science Communication*, 30 (3), 355-379.

Tout d'abord, notons le début du titre de l'article cité : « La peur ne le fera pas » (de parvenir à inciter les personnes à s'engager en faveur de l'environnement). De plus, c'est l'un des articles les plus cités de la littérature scientifique sur la communication environnementale, systématiquement comme démonstration de l'inefficacité de la communication par la peur. Lorsque j'ai lu le livre *Une autre fin du monde est possible*, c'est la première fois que je trouvais cet article cité au service d'une argumentation catastrophiste. Comment est-ce possible ?

L'explication est que les effondristes ont sorti une phrase de son contexte. En effet, dans le résumé de leur article, Saffron O'Neill et Sophie Nicholson-Cole écrivent effectivement qu'« il y a un manque de clarté dans la littérature au sujet des impacts que les messages de peur dans les communications sur le changement climatique ont sur le sens d'engagement des personnes avec ce problème ainsi que les implications associées pour les stratégies d'engagement du public. » (p. 355).

Mais poursuivons la lecture : « il y a peu de littérature consacrée à l'impact des représentations des changements climatiques induisant la peur sur le sentiment d'engagement des personnes avec ce problème. La littérature existante suggère que l'utilisation de représentations du changement climatique fondées sur la peur peut être contre-productive, mais ceci n'a pas été testé empiriquement. » (*souligné par moi*).

Ces deux auteures n'écrivent donc pas que des études scientifiques ont abouti à des résultats contradictoires, mais que divers auteurs n'ont pas testé scientifiquement la pertinence de leurs convictions.

Dès lors, ces deux auteures mènent une étude que j'ai résumée dans mon dernier livre⁷. Je la résume encore plus ici.

Les descriptions du changement climatique par la peur (cheminées d'usines, lacs asséchés, enfants qui meurent de faim, ours polaires, inondations, courbes de température) provoquent à la fois un fort sentiment que le changement climatique est un problème vraiment important et l'impression d'être impuissant pour faire quoi que ce soit. Les participants ont également dit que ces images étaient si éloignées de leur propre expérience qu'elles étaient facilement oubliées une fois le premier impact passé. Autant ces personnes estiment que les images effrayantes sur le changement climatique sont un bon outil de communication... pour les autres, autant elles estiment que ces images induisant la peur provoquent, chez elles-mêmes, un sentiment de fatalisme et d'impuissance face au changement climatique.

En revanche, des photographies positives et incitatives (cycliste, maison avec panneaux solaires, éoliennes, tramway, etc.) produisent un fort sentiment d'efficacité personnelle à s'engager concrètement.

Saffron O'Neill et Sophie Nicholson-Cole concluent ainsi : « Bien que les représentations choquantes, catastrophiques et à large échelle des impacts du changement climatique puissent agir efficacement comme un hameçon initial pour attirer l'attention et l'intérêt des personnes, elles ne suscitent pas un sentiment d'engagement personnel avec le problème et peuvent donc être à l'origine de barrières à l'engagement telles que le déni et d'autres mécanismes. » (p. 375).

Ce qui est l'exact inverse de ce que les effondristes leur font dire.

⁷ Lecomte, J. (2017). *Le monde va beaucoup mieux que vous ne le croyez !*, Paris, Les Arènes, p. 33-35.

Les effondristes écrivent, p. 53 :

« Elles [*les émotions négatives*] peuvent par exemple stimuler la recherche d'informations, une étape fondamentale pour se mettre en mouvement⁸. »

Ce constat est essentiel dans leur argumentation. Et ils citent un article scientifique pour conforter leur propos. Or, non seulement ce constat est absent dans cet article, mais c'est l'inverse qui y est noté. En effet, sont cités plusieurs témoignages de personnes interrogées, illustrant le fait que focaliser ses pensées sur le réchauffement climatique mène à un sentiment d'impuissance et de dépression, par exemple : « Il n'y a pas de moyens de faire face à cela en tant qu'individus. C'est un problème quasiment trop grand pour que chacun puisse y faire face » ou encore : « C'est si déprimant (...) les photos d'ours polaires accrochés à de petits morceaux de glace (...) ça me fait pleurer. »⁹ De plus, dans sa conclusion, Susan Moser décrit ce que représente le succès dans l'adaptation au changement climatique. A côté du fait d'accepter certaines pertes matérielles inévitables et d'approfondir les relations humaines avec les personnes de son entourage, elle écrit : « Le succès, c'est également la capacité de conserver ou de créer une vision positive du futur et de s'engager à le mettre en œuvre, plutôt que de rester impuissant et non écouté sur la ligne de touche, en regardant les choses se faire. »¹⁰

Les effondristes écrivent, p. 55 :

« Pour la philosophe Sabine Roeser, l'affaire est claire : les émotions constituent le "chaînon manquant dans une communication efficace"¹¹. Il faut les exprimer ! »¹²

La citation est exacte, mais son utilisation par les effondristes est trompeuse. En effet, ils intègrent cette citation dans un propos de plusieurs pages où ils cherchent à démontrer l'utilité des émotions négatives et à dénigrer les émotions positives. Or, le propos de Sabine Roeser concerne surtout des attitudes et émotions positives, telles que la sollicitude, la compassion, l'altruisme ; et seulement dans une moindre mesure des émotions négatives telles que l'inquiétude ou la peur. De plus, Sabine Roeser précise, au sujet de la peur, que celle-ci « peut être une réponse rationnelle au risque, mais également irrationnelle. »

⁸ Moser, S. (2013). Navigating the political and emotional terrain of adaptation: Community engagement when climate change comes home. In S. Moser, & M. Boykoff (Eds.) *Successful adaptation to climate change: Science and policy in a rapidly changing world*. London, Routledge, 289-305.

⁹ Idem, p. 295.

¹⁰ Idem, p. 300.

¹¹ Roeser, S. (2012). Risk communication, public engagement, and climate change: A role for emotions, *Risk Analysis*, 32 (6), 1033-1040.

¹² Servigne, P., Stevens, R. & Chapelle, G. (2018). *Une autre fin du monde est possible*, Paris, Seuil, p. 55.

Les effondristes écrivent p. 94 :

« Dire comme les psychologues Steven Pinker¹³ et notre ami Jacques Lecomte,¹⁴ ou l'historien ultra-optimiste (et surtout ultra-libéral) Johan Norberg¹⁵, que nous n'avons jamais connu une époque si favorable et qu'il faut surtout arrêter d'écouter les oiseaux de mauvais augure, nous paraît relativement confus, pour ne pas dire contre-productif. Cela revient à reprendre le discours de la fameuse dinde inductiviste, celle qui, confiante sur le fait que les conditions de vie de la ferme dans laquelle elle a grandi sont stables (il y fait bon et on lui donne à manger tous les jours), et en bonne statisticienne, est capable de dire à ses congénères, un 23 décembre... qu'il n'y a aucun souci à se faire pour l'avenir ! » (*souligné par moi*)

Je ne connais pas suffisamment les écrits de Norberg pour en parler. Je tiens à préciser cependant que je ne suis en rien ultra-libéral et qu'il en est très probablement de même pour Steven Pinker. Par souci d'objectivité et d'équilibre, Pablo Servigne et ses co-auteurs auraient pu préciser que j'appartiens au mouvement convivialiste, au titre fort explicite, mouvement qu'il a d'ailleurs fréquenté quelque temps.

Par ailleurs, affirmer que notre propos est « relativement confus, pour ne pas dire contre-productif », sans aucune argumentation pour fonder ce jugement à l'emporte-pièce, me semble particulièrement problématique. Balayer d'un revers de main des centaines de pages de faits et de statistiques n'est ni sérieux, ni respectueux.

Mais arrêtons-nous sur cette lourde critique selon laquelle nos propos reviennent à dire « qu'il n'y a aucun souci à se faire pour l'avenir ! »

Prenons d'abord le cas de Pinker. Celui-ci montre, dans son livre *La Part d'ange en nous*, que la violence a diminué au fil des siècles et déclare en fin d'ouvrage : « même si je suis raisonnablement confiant dans le fait que le sacrifice humain, la traite d'esclaves, le supplice de la roue et les guerres entre démocraties ne vont pas faire leur retour dans un avenir proche, prédire que les niveaux actuels de criminalité, de guerre civile ou de terrorisme resteront stables dans la durée reviendrait à s'aventurer sur un terrain où même nos bons anges craignent de poser le pied. Ce dont nous pouvons être certains, en revanche, c'est que de nombreuses formes de violence ont reculé, et nous pouvons tenter de comprendre pourquoi cela s'est produit. (...) Les reculs de la violence sont le résultat de circonstances sociales, culturelles et matérielles. Si ces circonstances perdurent, la violence se maintiendra à des niveaux peu élevés ou baissera encore davantage ; mais, si les circonstances changent, ce ne sera pas le cas. » (*souligné par moi*)¹⁶

Les effondristes font donc dire à Pinker l'inverse de ce qu'il a écrit.

Venons-en maintenant à mon cas. Tout d'abord, affirmer que je suis un ami des effondristes m'apparaît très excessif. Après échange téléphonique, ceux-ci m'ont affirmé qu'ils ont utilisé cette expression pour atténuer la vigueur de leur propos. Je les crois sincères, mais le mot me semble toujours excessif.

Mais ceci n'est pas très important. En revanche, affirmer que mes propos reviennent à dire « qu'il n'y a aucun souci à se faire pour l'avenir ! » m'apparaît grave car il s'agit d'une pure invention. En une dizaine de livres, j'ai écrit des centaines et des centaines de pages de psychologie positive, beaucoup concernant son impact sociétal. Il n'y a pas une seule phrase de ma plume qui affirme ou même qui puisse laisser entendre qu'il n'y a aucun souci à se faire pour l'avenir. Ce que je dis, en revanche, c'est que si nous nous mettons à l'œuvre, chacun.e à

¹³ Pinker, S. (2017). *La part d'ange en nous, Histoire de la violence et de son déclin*, Paris, Les Arènes.

¹⁴ Lecomte, J. (2017). Op. cit.

¹⁵ Norberg, J. (2017). *Non ce n'était pas mieux avant*, Paris, Plon.

¹⁶ Pinker, S. (2017). Op. cit., p. 863.

son niveau et dans sa situation, dans la coopération et la bienveillance, alors le monde peut vraiment s'améliorer.

Certes, mon dernier livre s'intitule *Le monde va beaucoup mieux que vous ne le croyez !*, mais j'écris également : « Dire que le monde va mieux que nous ne le croyons ne signifie pas que le monde va bien. Mais le réalisme, c'est aussi de mesurer le chemin déjà accompli et d'encourager à poursuivre l'action, car oui, il nous reste encore beaucoup à faire ! D'où la nécessité de l'optimisme. Non pas un optimisme béat de l'attente paresseuse, mais un optimisme résolu de l'engagement. Les meilleures nouvelles peuvent émerger - ce livre en témoigne - si chacun d'entre nous fait sa part. »¹⁷ (*soulignés ici par moi*)

Pratiquement chaque chapitre de mon livre montrant des progrès se termine par un paragraphe intitulé « La prudence reste de mise » qui décrit clairement ce qui reste à accomplir. J'écris également ceci : « Pour ma part, je montre l'évolution de la situation dans divers domaines cruciaux pour l'humanité et la planète. Cette évolution est souvent positive, mais je signale également les raisons de rester vigilant. Une vision positive unilatérale serait tout aussi néfaste qu'une vision négative unilatérale. »¹⁸ (*souligné par moi*).

Là où j'écris qu'« il nous reste encore beaucoup à faire ! », les effondristes lisent : « il n'y aucun souci à se faire pour l'avenir ! » J'admets très bien qu'ils ne partagent pas mes convictions ; en revanche, je n'accepte pas qu'ils les dénaturent.

Voici des exemples tirés de mon dernier livre, montrant quelques progrès réalisés, parmi de multiples autres, accompagnés de ce qu'il reste à faire :

- Depuis 1990, plus d'un milliard de personnes sont sorties de l'extrême pauvreté, **mais** plus de 40 % de la population d'Afrique subsaharienne subit encore cette condition.
- Au cours des 25 dernières années, près de 2 milliards de personnes ont été libérées d'une probable sous-alimentation, **mais** près de 800 millions de personnes souffrent encore de la faim.
- La mortalité maternelle et la mortalité infantile ont toutes deux été divisées par deux entre 1990 et 2015, **mais** la mort frappe encore prématurément chaque année 290 000 mères et près de 6 millions d'enfants de moins de 5 ans.
- Les décès liés au sida ont diminué de 35 % entre 2005 et 2013, **mais** les progrès dans la lutte contre le sida ont actuellement tendance à stagner.
- la couche d'ozone se reconstitue et elle retrouvera son niveau initial sur la majeure partie du globe avant 2050, **mais** les hydrofluorocarbures (HFC), substances ayant remplacé les produits destructeurs de l'ozone, participent à l'effet de serre, ce qui conduit les industriels à mener de nouvelles recherches pour employer d'autres produits.

J'ai d'ailleurs créé le terme « optiréalisme »¹⁹ pour décrire le fait que le vrai optimisme a besoin de réalisme pour ne pas tomber dans l'illusion, mais également que la forme la plus appropriée de réalisme consiste à être un optimiste actif.

¹⁷ Lecomte, J. (2017). *Le monde va beaucoup mieux que vous ne le croyez !*, Paris, Les Arènes, p. 11.

¹⁸ Idem, p. 21.

¹⁹ Lecomte, J. (2012), *La Bonté humaine*, Paris, Odile Jacob et Lecomte, J. (2016), *Les Entreprises humanistes. Comment elles vont changer le monde*, Paris, Les Arènes.

Dans les deux cas qui suivent, l'erreur est plus subtile, car cachée dans une citation en fin de phrase ou perdue dans une phrase difficilement compréhensible.

Les effondristes écrivent, p. 52-53 :

« Le réflexe le plus fréquent est donc de réprimer ces affects, empêchant les émotions dites "négatives" de sortir, au profit des émotions dites "positives" comme la joie ou l'enthousiasme. La raison souvent avancée est qu'une focalisation excessive sur les impacts négatifs du changement climatique (c'est-à-dire un "diagnostic" sévère) sans mettre réellement l'accent sur des solutions (un "traitement" réalisable) désengagerait le public²⁰ ». (*souligné par moi*)

Si je comprends bien la seconde phrase de ce paragraphe, les effondristes veulent dire que des gens pensent que mettre fortement l'accent sur les problèmes sans montrer de solutions conduit à un désengagement, mais que ceci est une idée fautive, une sorte de rumeur sans fondement (puisque'ils emploient le conditionnel : « désengagerait »). Et le renvoi à un article scientifique laisse supposer que ses auteurs vont dans le même sens qu'eux.

Si c'est bien le sens de cette phrase, alors les effondristes disent le contraire de ces auteurs (Suzanne C. Moser et Lisa Dilling). Elles écrivent en effet : « Une focalisation excessive sur les impacts négatifs du changement climatique (c'est-à-dire un "diagnostic" sévère) sans mettre réellement l'accent sur des solutions (un "traitement" réalisable) aboutit habituellement à ce que le public se désengage plutôt qu'il s'engage plus activement ». (*souligné par moi*)

Alors que Suzanne C. Moser et Lisa Dilling, affirment que les individus se désengagent lorsqu'on leur présente les problèmes sans montrer de solutions, les effondristes disent qu'ils se désengageraient, laissant ainsi penser qu'il s'agit là d'une rumeur sans fondement.

Or, Suzanne Moser et Lisa Dilling parlent ainsi après avoir fait le bilan de diverses études qui les amènent à conclure explicitement que la communication par la peur concernant le réchauffement ne motive pas les gens à agir.

Pablo Servigne m'a répondu ceci : « J'ai enlevé le paragraphe sur le conditionnel (Moser...), effectivement, c'était une mauvaise citation et ce n'était pas clair du tout, comme tu l'as relevé. »

Légende

Dans l'exemple qui suit, les effondristes se lancent dans une pure invention.

Ils écrivent, p. 54-55 :

« ces scientifiques [*ceux qui étudient le changement climatique*] sont logiquement plus sensibles à l'environnement que la moyenne, ce qui les expose à plus de déceptions et d'émotions négatives... alors même que la culture de leur profession leur demande de ne pas les exprimer et de rester le plus neutre possible. Une situation usante, qui a par exemple conduit Camille Parmesan, chercheuse au statut international, spécialiste des effets du climat sur la biodiversité, également corédactrice des rapports du GIEC, à se déclarer publiquement en "dépression professionnelle" ».

²⁰ O'Neill, S. & Nicholson-Cole, S. (2009). "Fear won't do it": promoting positive engagement with climate change through visual and iconic representations. *Science Communication*, 30 (3), 355-379.

Il est important de préciser le contexte de ce propos. Il s'agit d'une réflexion sur plusieurs pages où les effondristes insistent sur la nécessité d'exprimer ses émotions négatives et sur les effets néfastes de les réprimer.

J'ai cherché sur Internet ce qu'il en était de Camille Parmesan. Ce que j'ai découvert montre que c'est l'inaction des responsables politiques qui l'a conduite à cet état de dépression²¹. Ce qui est évidemment compréhensible, mais très différent de ce qu'affirment les effondristes.

J'ai demandé à Pablo Servigne et à ses co-auteurs quelles étaient leurs sources. Celui-ci m'a répondu que cela venait d'un article paru dans *Nature climate change*²². La seule référence à Camille Parmesan se résume à une phrase : « Faisant un lien entre le métier et la santé mentale, Camille Parmesan, membre du GIEC, s'est décrite comme étant "professionnellement déprimée". » Aucune allusion donc au problème de ne pas exprimer ses émotions négatives. Mais comme cette citation provient d'un autre article encore, je l'ai également lu²³. Le constat est identique. Il n'y a rien sur le fait que c'est la non-expression des émotions négatives qui a conduit Camille Parmesan à la dépression.

Ainsi, à partir de deux mots, les effondristes inventent toute une théorie explicative.

Affirmations imprécises ou dénuées de fondement

Les effondristes écrivent, p. 52 :

« Certaines [études] indiquent que la peur ne favorise pas un engagement, d'autres indiquent le contraire. »

Cette fois, ces auteurs ne fournissent pas de source, laissant supposer qu'il y a un nombre équivalent de résultats allant dans un sens et dans un autre, alors que la majorité des recherches aboutissent à des résultats contraires à leurs affirmations. Je me permets ici de renvoyer à un autre document que j'ai écrit²⁴.

Les effondristes écrivent, p. 97 :

« L'espoir est un sujet très peu étudié par la science. »

Ce propos démontre leur grande méconnaissance des sciences humaines, qui ont amplement traité du sujet. Ces études distinguent généralement l'espoir réaliste et l'espoir illusoire (*wishful thinking* des Anglo-saxons). Je ne critique pas le fait qu'ils méconnaissent ces travaux, car bien évidemment, personne ne peut tout connaître. Ce qui pose problème, c'est qu'ils affirment avec assurance quelque chose d'erroné.

²¹ <https://troisiemebaobab.com/le-blues-des-climatologues-8fa65f6d53d>

²² Clayton, S. (2018). Mental health risk and resilience among climate scientists, *Nature Climate Change*, 8, 260-261.

²³ Richardson, J. H. (7 July 2015). When the end of human civilization is your day job, *Esquire*.

²⁴ Lecomte, J. (2019). *Comment communiquer sur l'environnement ? Par la peur ou par l'espoir ?*

A titre d'exemple, parmi de multiples autres, une étude menée auprès de lycéens suédois distingue entre deux formes d'espoir²⁵. D'une part l'espoir constructif qui est associé à l'engagement environnemental, d'autre part l'espoir fondé sur le déni qui incite moins à s'engager en faveur de l'environnement.

« Tri sélectif » des études citées

Les effondristes écrivent, p. 98 :

« D'autres chercheurs ont même montré que le fait d'être préoccupé semble motiver la recherche d'informations, alors que les personnes "positives" s'informent peu, voire fuient la vérité²⁶. Voilà qui confirme qu'une attitude positive peut parfois cacher un certain déni. »

Pour une fois, ceci résume bien l'étude citée, qui va clairement dans le sens de leurs convictions. Mais le problème est que les effondristes font du « tri sélectif ». Ils piochent une étude qui leur convient en essayant de faire croire qu'elle est représentative de l'ensemble des recherches dans ce domaine.

Il suffit pourtant de lire l'étude qu'ils citent pour découvrir que leurs auteures (Janet Yang et Lee Ann Kahlor) font preuve de l'impartialité qui fait défaut aux effondristes :

« Les recherches en psychologie sociale ont montré que les émotions négatives et positives peuvent toutes deux stimuler la recherche d'informations. D'abord et avant tout, l'émotion est motivationnelle et implique une propension et une disposition à l'action (Frijda, 2004). Les gens qui ressentent de la colère peuvent essayer de réaffirmer leur contrôle sur une situation en collectant plus d'informations sur celle-ci (Griffin et al. 2008). Les gens qui ressentent de la peur peuvent être plus réceptifs aux informations qui engagent dans un mécanisme de contrôle du danger, lorsque l'évaluation de leur efficacité et de la menace sont toutes deux élevées. Les gens qui ressentent des émotions positives telles que l'espoir et l'enthousiasme peuvent explorer des stratégies alternatives en trouvant plus d'informations, en raison de la tendance à l'action consistant à élargir et construire leurs répertoires de pensée-action (Fredrickson, 2005). » (p. 192) (*soulignés par moi*).

Janet Yang et Lee Ann Kahlor écrivent également que « lorsque des gens se sentent menacés ou en danger et qu'ils estiment ne pas pouvoir faire grand-chose (faible efficacité), ils peuvent recourir au *contrôle de la peur* et éviter d'autres informations afin de réduire la quantité d'émotions négatives qu'ils éprouvent. » (p. 192 ; *souligné par les auteures*).

Petite précision pour bien comprendre le sens de l'expression *contrôle de la peur* : les chercheurs en psychologie distinguent deux types de réactions lorsque des personnes sont confrontées à un message angoissant (ceci a été beaucoup étudié à propos des campagnes de santé basées sur la peur)²⁷. Si la personne ressent un fort sentiment d'efficacité personnelle (par exemple à s'arrêter de fumer), elle va chercher à *contrôler le danger* et par conséquent modifier

²⁵ Ojala, M. (2012). Hope and climate change: The importance of hope for environmental engagement among young people, *Environmental Education Research*, 18 (5), 625-642.

²⁶ Yang, Z. J. & Kahlor, L. (2013). What, me worry? The role of affect in information seeking and avoidance. *Science Communication*, 35 (2), 189-212.

²⁷ Lecomte, J. (2017). *Les 30 notions de la psychologie*, Paris, Dunod, p. 90-92.

son comportement. Mais si elle a un faible sentiment d'efficacité, elle va chercher à *contrôler sa peur* par divers mécanismes de défense psychologiques, tels que le déni.

A ce jeu des citations sorties du contexte et du tri sélectif des informations, on pourrait donc se servir du même article pour prouver que la communication par la peur est dangereuse. Ce qui serait évidemment tout aussi mensonger.

Le problème majeur de la stratégie des effondristes se trouve dans cette phrase que je viens de citer : « Voilà qui confirme qu'une attitude positive peut parfois cacher un certain déni. » (*souligné par moi*).

Leur obsession constante est de chercher à tout prix à confirmer leurs convictions initiales. Le prix à payer est très lourd en termes d'objectivité. Je reviendrai plus loin sur ce problème.

J'ai coutume de dire que, de même qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, les résultats d'une recherche ne font pas une vérité scientifique. Dès lors, la vraie démarche scientifique consiste non pas à rechercher les études qui confirment nos convictions, mais à essayer de faire le tour des études, et si l'on constate des résultats contradictoires, les accepter et s'efforcer de comprendre dans quel type de contexte tel résultat se produit, dans quel autre type de contexte tel autre résultat survient, etc.

Glissement de sens de mots, d'un passage à l'autre

Dans ces cas, contrairement aux exemples précédents, il ne s'agit pas de citations déformées d'autres auteur.e.s, mais de glissement de sens de mots utilisés par les effondristes eux-mêmes.

Ainsi, ils intitulent deux paragraphes :

« En se méfiant de l'optimisme » (p. 90)

« En se méfiant de l'espoir » (p. 95)

Dans ces paragraphes, il y a cependant un net décalage entre le titre (radical) et le contenu (plus nuancé).

En effet, ils distinguent deux sortes d'optimistes. D'une part, « l'optimiste-plus » « lucide, celui qui a une bonne connaissance des problèmes et qui se bat au quotidien pour améliorer le sort des choses ou des autres » ; d'autre part, « l'optimiste-moins » qui « refuse de voir le côté négatif des choses et [qui] reproche aux autres leur lucidité. »

Ils distinguent également deux types d'espoir, l'un actif, l'autre passif.

Et considèrent que « comme pour l'optimisme, il faut se méfier de l'espoir lorsqu'il est associé au déni. » p. 98)

Ils distinguent également le « pessimiste-plus » (lucide) et le « pessimiste-moins », qui considère que « tout est foutu ».

Ils écrivent ensuite que l'optimiste-plus et le pessimiste-plus ont pour point commun de ne pas être dans le déni.

Ils reconnaissent par ailleurs que « Couplée au sentiment d'impuissance et de vulnérabilité, la peur peut mener au déni. »²⁸
Je me sens d'accord avec tout cela.

Par ailleurs, Pablo Servigne et ses co-auteurs disent qu'ils ont tous des enfants, et que cela fut le fruit de « décisions (...) fondées sur l'espoir (actif ! et non sur l'espoir que demain ira mieux ou sur une aptitude optimiste). »²⁹

Dès lors, il est étonnant d'avoir intitulé ces deux paragraphes « En se méfiant de l'optimisme » et « En se méfiant de l'espoir ». Il aurait été plus objectif de titrer « En se méfiant de l'optimisme illusoire » et « En se méfiant de l'espoir passif ». Faisons même un pas de plus : puisqu'ils critiquent également le pessimiste-moins, ils auraient pu tout aussi bien intituler leur paragraphe : « En se méfiant du pessimisme ».

Je suis particulièrement surpris qu'ils s'expriment ainsi car, il y a quelques années, j'avais déjà écrit à Pablo Servigne que le problème n'est pas l'optimisme mais le déni. Il n'a pas tenu compte de ma remarque. J'ai renouvelé ma critique à la suite de la parution de son dernier livre. Il m'a alors écrit qu'il modifierait ces titres de paragraphe pour les prochaines éditions et les traductions.

Le livre *Une autre fin du monde est possible* occupe une place très originale dans la littérature sur la communication environnementale. Ses auteurs nous disent en gros : La communication par l'espoir est inefficace et même contre-productive ; il faut donc communiquer par l'annonce de l'effondrement. Or, c'est plutôt l'inverse qui s'est passé : c'est notamment à la suite du constat de l'inefficacité des messages de peur que des chercheurs ont commencé à explorer la piste de l'espoir³⁰. Avec succès !

BIAIS GENERALISE DE RAISONNEMENT

J'en arrive maintenant au deuxième élément de ma critique.

Ce qui précède montre que les effondristes manquent de rigueur. Mais, on peut éventuellement me rétorquer : « Ce que vous écrivez là ne concerne pas le fond du problème posé par ces auteurs, qui est celui de l'effondrement. Sur ce point, les données qu'ils fournissent sont incontestables ». Bien que n'ayant pas les compétences suffisantes en « sciences dures », j'en doute fortement car

- les effondristes ont un biais généralisé de raisonnement
- certaines données remettent en cause la théorie de l'effondrement.

²⁸ Servigne, P., Stevens, R. & Chapelle, G. (2018). *Une autre fin du monde est possible*, Paris, Seuil, p 52.

²⁹ Idem, p 103.

³⁰ McQueen, A. (2018). The Wages of Fear? Toward Fearing Well About Climate Change, <https://static1.squarespace.com/static/56cbca73e707ebc39cef7c52/t/5b7dd05c40ec9a44bf0467ed/1534971996461/McQueen-WagesOfFear-2018b.pdf>, p. 2.

Par ailleurs, les effondristes tiennent des propos parfois très contradictoires sur l'imminence de l'effondrement et même sur son hypothétique survenue, alors qu'il s'agit du thème central de leur argumentation.

Je vais développer maintenant ces trois points, successivement.

Les effondristes ont un biais généralisé de raisonnement

Je ne suis pas un spécialiste du thème de l'effondrement, et je ne peux donc pas reprendre point par point les arguments présentés dans leur livre *Comment tout peut s'effondrer*, comme je l'ai fait plus haut sur la communication par la peur. Mais j'ai de fortes raisons de penser qu'ils ont procédé identiquement.

Il y a quelques années (août 2016), j'ai adressé un mail à Pablo Servigne, dans lequel je lui écrivais ceci : « Ce que je trouve dommage dans *Comment tout peut s'effondrer*, c'est que vous avez rassemblé tout ce que vous pouviez trouver qui va dans votre sens, sans chercher me semble-t-il, à étudier les connaissances contradictoires. Pour ma part, c'est une règle que je me fixe systématiquement quand j'écris. »

Ce à quoi il m'a répondu :

« Oui, je comprends tout à fait le point de vue, et je le partage aussi. Mais l'exercice de collapsologie était justement d'aller totalement dans un sens. Comme un exercice pataphysique totalement assumé. Et ce qui nous est apparu (c'est la magie de l'exercice, et du fait de poser une hypothèse et de tenter de la montrer), c'est que l'effondrement était inévitable (malgré tous les arguments qu'on peut y opposer). C'est ici que tout se joue : maintenant que nous avons acté cela, *nous pouvons changer notre manière de "voir positif"*. Ce sera l'objet de la suite de *Comment tout peut s'effondrer* (le tome 2 de collapsologie). »

J'ai du mal à comprendre comment Pablo Servigne peut écrire qu'il partage mon point de vue, puis revendiquer fièrement faire l'inverse. En psychologie, on appelle « biais de confirmation » la tendance à rechercher systématiquement ce qui confirme nos convictions et à éviter les informations contraires. Pablo Servigne affirme clairement y avoir recours. Dans leur récent livre, lui et ses co-auteurs écrivent que leur posture consiste à « informer des mauvaises nouvelles le plus sereinement et objectivement possible, pour que chacun et chacune arrive à agir au mieux »³¹. J'ai à nouveau du mal à comment ils peuvent à la fois « aller totalement dans un sens » et « informer le plus objectivement possible ».

Voici ce que j'ai répondu au mail de Pablo Servigne :

« Je crois vraiment que votre livre part d'une belle perspective : augmenter la prise de conscience de la population. Sur la finalité, je ne peux que louer la démarche. En revanche, je suis bien plus réservé concernant le moyen, c'est-à-dire la méthode.

Je pense qu'il y a un vrai problème méthodologique dans votre manière de procéder.

La démarche scientifique ne consiste aucunement à tenter de démontrer une hypothèse, mais à la tester, ce qui est radicalement différent. Le principe de réfutabilité de Popper est à cet égard un repère essentiel. Il dit par exemple quelque part que les astrologues avancent de nombreux

³¹ Idem, p. 92.

"faits" en faveur de leur croyance comme étant une science, alors qu'une science fonctionne de manière très différente³². Il me semble que vous avez fait la même chose que les astrologues. Il y a un passage que j'apprécie énormément chez Popper, qui résume bien son épistémologie, mais qui peut être aussi un guide dans notre vie quotidienne : "Pour rechercher la vérité, la meilleure méthode consiste peut-être à commencer par soumettre à la critique nos croyances les plus chères. Ce projet pourra sembler retors à certains, mais non à ceux qui veulent découvrir la vérité et ne s'en effrayent pas."³³ Tu me parles de "magie de l'exercice", je ne trouve rien de magique dans le fait de mettre de côté ce qui pose problème. »

Plus récemment (janvier 2019), j'ai écrit ceci à Pablo Servigne : « Un principe de la recherche scientifique est précisément de prendre en compte aussi, et même surtout, les faits susceptibles de contredire une théorie avant de la considérer comme scientifique. La collapsologie que toi et tes co-auteurs avez inventée ne respecte pas du tout l'éthique et la méthodologie scientifiques. »

Pablo Servigne et son collègue Raphaël Stevens ont également écrit que : « Les climato-sceptiques (...) ne sont pas à la recherche de faits qu'ils pourraient soumettre à une analyse rigoureuse, au contraire, ils s'opposent d'abord à tout ce qui contredit leur vision du monde, puis cherchent des raisons pour justifier ce rejet. »³⁴ Je ne vois pas la différence entre ce qu'ils critiquent et ce qu'ils font lorsque Pablo Servigne affirme avec assurance « aller totalement dans un sens ».

Pour ma part, je m'efforce d'avoir un mode de fonctionnement « poppérien ». C'est-à-dire que lorsque je m'intéresse à un sujet, je recherche et je lis avec autant d'intérêt - et d'objectivité, du moins je m'efforce - les documents susceptibles d'infirmes mes convictions que ceux susceptibles de les confirmer. Il m'est arrivé à plusieurs reprises de découvrir des résultats de recherche qui ne correspondaient pas à ce que j'aurais aimé lire ; je les ai acceptés. Et lorsque cela aboutit à un livre, je présente les résultats aux lecteurs. Cela me semble le minimum d'honnêteté intellectuelle que je leur dois. Pour cette raison, certaines parties de mes livres sont différentes de ce que j'avais prévu au départ.

Cette manière de faire ne garantit évidemment pas la perfection. D'une part, je ne prétends pas être systématiquement indemne de biais ; j'essaie au moins d'y être très vigilant. D'autre part, il m'est arrivé de commettre des erreurs – rarement semble-t-il, qui m'ont été signalées par des lecteurs – et je le regrette profondément. Elles ont échappé aux multiples vérifications que j'avais effectuées.

En revanche, les erreurs risquent fort d'émerger de façon répétitive sous la plume des effondristes, tant qu'ils maintiennent leur mode de raisonnement fondé sur la recherche systématique de confirmation de leurs idées.

³² J'avais écrit de mémoire ce passage sur l'astrologie, en envoyant mon mail à Pablo Servigne. Le lecteur désireux d'une référence précise peut lire : Popper, K. (1985). *Conjectures et réfutations*, Payot, p. 65.

³³ Idem, p. 22.

³⁴ Servigne, P. & Stevens, R. (2015). *Comment tout peut s'effondrer*, Paris, Seuil, p. 224.

Certaines données remettent en cause la théorie de l'effondrement.

Je l'ai écrit plus haut, je n'ai pas la même compétence pour les aspects techniques de l'effondrement que pour les sciences humaines. Je me permets tout de même de renvoyer à mon dernier livre³⁵, dans lequel je montre les limites et erreurs de divers effondristes, en particulier les livres et article suivants :

- Diamond, J. (2006). *Effondrement: Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Paris, Gallimard
- Ehrlich, P. R. (1972). *La bombe « P », 7 milliards d'hommes en l'an 2000*, Paris, J'ai lu / Les amis de la terre.
- Motescharrei, S., Rivas, J. & Kalnay, E. (2014). Human and nature dynamics (HANDY): Modeling inequality and use of resources in the collapse or sustainability of societies. *Ecological Economics*, 101, 90-102.
- Servigne, P. & Stevens, R. (2015). *Comment tout peut s'effondrer*, Paris, Seuil.

Les trois premiers documents ci-dessus ont été analysés rigoureusement par des chercheurs spécialistes des thèmes qu'ils abordent : les arguments catastrophistes n'ont pas résisté aux critiques³⁶. Diamond, Ehrlich et Motescharrei n'ont ensuite pratiquement pas répondu aux critiques qui leur ont été formulées.

Que les choses soient claires, pour éviter tout quiproquo. Je ne dis pas que l'effondrement n'aura pas lieu. Je constate simplement que l'argumentation utilisée par les effondristes manque de rigueur scientifique.

Il est fort possible que l'effondrement de notre civilisation techno-industrielle se produise, dans un délai plus ou moins long, ou qu'elle n'ait pas lieu.

Ce qui est vrai, c'est que nous sommes passés très près de l'effondrement en 2008-2009, et que cela peut se reproduire. Ce qui est tout aussi vrai, c'est que malgré cette proximité, le système a résisté, même si le prix à payer - surtout humain - a été très lourd.

Alors, y aura-t-il ou non effondrement ? Je n'en ai aucune idée. Et comme nous allons le voir, les textes des effondristes ne nous éclairent aucunement à ce sujet.

L'effondrement : inévitable ou hypothétique, déjà présent ou fort lointain ?

Comme nous l'avons vu, les effondristes dénoncent le caractère confus des propos de leurs contradicteurs, sans toutefois argumenter à ce sujet. Je me permets de leur retourner la critique, mais en l'argumentant. Prenons en effet le thème central de leurs écrits : l'imminence de l'effondrement de la civilisation thermo-industrielle. Si les données présentées par les effondristes étaient aussi avérées qu'ils le prétendent, ils pourraient se permettre des prédictions assez précises. Or, après avoir lu leurs ouvrages, je ne sais pas

- si l'effondrement aura lieu ou pas
- s'il sera brusque ou progressif
- quel est le délai maximum qui nous reste (très court ou très long, voire indéterminé)

³⁵ Lecomte, J. (2017). *Le monde va beaucoup mieux que vous ne le croyez !*, Paris, Les Arènes.

³⁶ Idem, p. 22-30.

En effet, voici ce qu'ils écrivent, avec des contradictions parfois présentes dans la même page :

- *Effondrement inévitable*

« Ce qui nous est apparu (...), c'est que l'effondrement était inévitable »³⁷

« Pourquoi, dans ce contexte, un effondrement global est-il totalement inévitable ? »³⁸

« Il n'y a aucun moyen d'éviter l'effondrement. »³⁹

- *Effondrement hypothétique*

« Il est scientifiquement impossible de démontrer qu'un effondrement global aura lieu, et impossible de démontrer qu'il n'aura pas lieu. »⁴⁰

« Comment tout peut s'effondrer »⁴¹

« on ne peut pas prouver qu'il [*le système économique mondial*] s'effondrera ou qu'il ne s'effondrera pas. »⁴² Soulignons que, selon les effondristes, l'effondrement des systèmes économiques et énergétiques sont intimement liés⁴³.

« Toutes les informations contenues dans ce livre, aussi objectives soient-elles, ne constituent donc pas une preuve formelle qu'un grand effondrement aura bientôt lieu. »⁴⁴

- *Effondrement soudain ou progressif*

La plupart du temps, les effondristes décrivent l'effondrement en termes de chocs brutaux (ce qui correspond bien au sens du mot), mais une autre modalité est possible :

« Peut être ne vivrons-nous pas de *momentum* où tout bascule, mais une lente dégradation par à-coups. »⁴⁵

- *Effondrement déjà présent*

« Nous sommes déjà entrés dans une dynamique d'effondrement dont les manifestations morales et politiques sont désormais tangibles. »⁴⁶

- *Délai très court (quelques années ?) :*

« On peut s'attendre à un déclin imminent de la disponibilité en énergies fossiles et en matériaux qui alimentent la civilisation industrielle. »⁴⁷ (écrit en 2015 ; il me semble que l'usage du mot *imminent* implique que cette prophétie devrait déjà être réalisée)

« Nous vivons donc probablement les derniers toussotements du moteur de notre civilisation industrielle avant son extinction. »⁴⁸

³⁷ Mail que m'a adressé Pablo Servigne le 19 août 2016.

³⁸ Wosnitza, J. (2018). *Pourquoi tout va s'effondrer*, Paris, Les liens qui libèrent (ouvrage postfacé par Pablo Servigne), p. 65.

³⁹ Wosnitza, J. (2018). *Pourquoi tout va s'effondrer*, Paris, Les liens qui libèrent (ouvrage postfacé par Pablo Servigne), p. 72.

⁴⁰ Mail que m'a adressé Pablo Servigne le 4 février 2019.

⁴¹ Servigne, P. & Stevens, R. (2015). *Comment tout peut s'effondrer*, Paris, Seuil.

⁴² Idem, p. 141.

⁴³ Idem, p. 57-63.

⁴⁴ Idem, p. 142.

⁴⁵ Servigne, P., Stevens, R. & Chapelle, G. (2018). *Une autre fin du monde est possible*, Paris, Seuil, p. 270.

⁴⁶ Bourg, D. (2018). Préface à l'ouvrage de Servigne, P., Stevens, R. & Chapelle, G. (2018). *Une autre fin du monde est possible*, Paris, Seuil, p. 12.

⁴⁷ Servigne, P. & Stevens, R. (2015). *Comment tout peut s'effondrer*, Paris, Seuil, p. 50.

⁴⁸ Idem, p. 63.

« Des chocs systémiques majeurs et irréversibles peuvent très bien avoir lieu demain, et l'échéance d'un effondrement de grande ampleur apparaît bien plus proche qu'on ne l'imagine habituellement, vers 2050 ou 2100. »⁴⁹

« notre civilisation court vers un effondrement global. »⁵⁰

- *Délai maximal d'une trentaine d'années*

« L'effondrement systémique des pays occidentaux pourrait se produire vers 2030. »⁵¹

« un effondrement généralisé de notre civilisation thermo-industrielle aura très probablement lieu durant la première moitié du 21^e siècle. »⁵²

- *Délai indéterminé*

« Alors, c'est pour quand ? 2020 ? 2030 ? 2100 ? Ne vous emballez pas, nous ne ferons pas de pronostic dans ce chapitre. »⁵³

« Alors comment peut-on être sûr que l'on ne se trompe pas une fois de plus ? [sur l'imminence de catastrophes] C'est simple, on ne le peut pas. »⁵⁴

« Je ne suis pas davantage capable de vous donner la moindre indication de temps. »⁵⁵

D'ailleurs, précisent-ils, « Cela fait presque dix ans que nous trois vivons avec l'idée d'effondrement. »⁵⁶ Presque dix ans : j'en déduis que le mot *imminent*, régulièrement utilisé par les effondristes, doit donc être compris dans un sens très flexible. Cette stratégie d'écriture est très avantageuse car gagnante à tous les coups. Si l'effondrement se produit, cela prouve qu'ils avaient raison. S'il n'a pas lieu, ils nous en avaient également prévenu. Et de toute façon, dans ce cas, ils peuvent toujours avancer qu'il a lieu quand même, mais de façon progressive.

NON- ENGAGEMENT DANS DES ACTIONS EFFICACES

J'en viens maintenant au dernier point de ma critique, que j'ai d'ailleurs déjà présenté plus largement dans mon dernier livre⁵⁷.

Pablo Servigne et ses co-auteurs écrivent : « Le but de la collapsologie n'est pas d'énoncer des certitudes qui écrasent tout avenir, ni de faire des pronostics précis, ni de trouver des « solutions » pour « éviter un problème », mais d'apprendre à vivre avec les mauvaises nouvelles et avec les changements brutaux et progressifs qu'elles annoncent, afin de nous aider à trouver la force et le courage d'en faire quelque chose qui nous transforme, ou, comme dirait Edgar Morin, nous métamorphose. »⁵⁸ (*souligné par moi*)

⁴⁹ Idem, p. 249.

⁵⁰ Wosnitza, J. (2018). *Pourquoi tout va s'effondrer*, Paris, Les liens qui libèrent, p. 15.

⁵¹ Idem, p. 20.

⁵² Servigne, P. & Stevens, R. (2015). *Comment tout peut s'effondrer*, Paris, Seuil, p. 168.

⁵³ Idem, p. 137.

⁵⁴ Idem, p. 139.

⁵⁵ Wosnitza, J. (2018). *Pourquoi tout va s'effondrer*, Paris, Les liens qui libèrent, p. 20.

⁵⁶ Servigne, P., Stevens, R. & Chapelle, G. (2018). *Une autre fin du monde est possible*, Paris, Seuil, p. 258.

⁵⁷ Lecomte, J. (2017). *Le monde va beaucoup mieux que vous ne le croyez !*, Paris, Les Arènes, p. 30-35.

⁵⁸ Servigne, P., Stevens, R. & Chapelle, G. (2018). *Une autre fin du monde est possible*, Paris, Seuil, p. 28.

Pour eux, la « crise mondiale actuelle » se situe au-delà d'un problème, auquel on peut s'efforcer de trouver une solution, il s'agit d'une « situation inextricable qui ne sera jamais résolue »⁵⁹.

Prenons l'exemple du réchauffement climatique ; face à cela, deux grands types d'action sont possibles : l'atténuation et l'adaptation. Les effondristes ne fournissent aucune information sur l'atténuation possible et focalisent toute leur attention sur l'adaptation.

Je pense au contraire que l'atténuation et l'adaptation sont toutes deux nécessaires, et que l'atténuation reste une urgence absolue.

L'Université George Mason, en Virginie, abrite le Centre pour la communication sur le changement climatique. Ses membres donnent quatre raisons expliquant la création de ce centre : le changement climatique est réel ; il est le résultat de l'action humaine ; il nous fait du mal ; nous pouvons résoudre ce problème⁶⁰. (*souligné par moi*).

J'aimerais citer ici Michael Mann, l'un des principaux climatologues à nous avoir alertés sur le changement climatique, et qui est d'ailleurs l'une des cibles préférées des climatosceptiques. Dans un article intitulé : « Les scénarios catastrophe sont aussi nocifs que le déni du changement climatique », il co-écrit : « Si le changement climatique est un canular (comme l'a affirmé le président Trump) ou s'il échappe à notre contrôle (comme le dit McPherson [*qui prédit la possible extinction de l'humanité vers 2030*]), il n'y a évidemment aucune raison de réduire les émissions de carbone (...) Il est encore temps d'éviter les pires résultats, si nous agissons vigoureusement, non à partir de la peur, mais de la confiance que l'avenir est largement entre nos mains. »⁶¹ Il a enfoncé le clou plus récemment par un article dont le titre a tout pour déplaire aux effondristes : « S'attaquer au réchauffement mondial avec l'espoir, pas avec la peur ». Il y écrit : « Plutôt que de parler de ce qui arrivera si nous ne faisons rien, les politiciens et les législateurs devraient parler des opportunités qui seront rendues possibles une fois que nous agissons. »⁶²

Pablo Servigne et ses co-auteurs ont inventé le terme de collapsonaute, en référence aux argonautes du roman de Jules Verne *Vingt mille lieues sous les mers*. Les collapsonautes, ce sont les personnes, suffisamment convaincues de l'effondrement pour ne plus chercher à en savoir plus, et qui donc « veulent surtout apprendre à vivre avec. »⁶³

Certes, les effondristes ne disent pas qu'il faut rester les bras ballants, sans rien faire, à attendre la fin du monde. Ce qu'ils proposent surtout, c'est que les collapsonautes se réunissent par communautés d'une centaine de personnes à la campagne pour expérimenter des modes de vie proches de la nature. L'idée n'est pas nouvelle et est tout à fait respectable. En revanche, considérer qu'elle est la seule attitude généralisable que l'on puisse envisager est illusoire. Si chacun se chauffe au bois, l'effondrement de la forêt française est en vue... Et même si notre civilisation thermo-industrielle s'effondre, il faudra tout de même encore des ingénieurs chimistes et nucléaires, ne serait-ce que pour éviter que les usines de type Seveso ou les centrales nucléaires n'exploient. Sinon, oui l'effondrement total est imminent.

⁵⁹ Idem, p. 29-30.

⁶⁰ <https://www.climatechangecommunication.org/why/>

⁶¹ Mann, M. E., Hassol, S. J. & Toles, T. (12 juillet 2017). Domsday scenarios are as harmful as climate change denial, *Washington Post*.

⁶² Mann, M. (3 décembre 2018). Tackle global warming with hope, not fear, <http://www.michaelmann.net/content/tackle-global-warming-hope-not-fear-december-3-2018>

⁶³ Servigne, P., Stevens, R. & Chapelle, G. (2018). *Une autre fin du monde est possible*, Paris, Seuil, p. 27.

Par ailleurs, une idée centrale des effondristes me semble très pertinente : la conviction que l'empathie, l'entraide, l'altruisme, la coopération, sont les meilleures attitudes à adopter dans le monde actuel. Mais il n'est pas nécessaire de passer par l'effondrement pour manifester ces attitudes. Il est bénéfique, et même nécessaire, de le faire dès maintenant.

Pour ma part, il me semble que les zéronaute, sont plus nécessaires au monde que les collapsonaute. Ce terme a été inventé par John Elkington, pour désigner les innovateurs qui, dans de multiples régions du monde, s'efforcent de ramener au niveau zéro des problèmes tels que le carbone, les déchets, les produits toxiques et la pauvreté⁶⁴.

L'enjeu est certes immense, et il est fort possible qu'ils n'atteignent pas cet objectif. Mais les progrès que cette dynamique permettra d'obtenir seront déjà substantiels.

Pablo Servigne m'a cependant dit au téléphone que lui et ses co-auteurs préparent un troisième volume consacré à la politique. J'attends avec intérêt cet ouvrage qui, je l'espère, élargira leur perspective.

CONCLUSION

Il est temps de conclure, en résumant l'essentiel de ce qui précède :

- 1) Contrairement à ce que son nom laisse supposer, la « collapsologie » n'est pas une science, mais une croyance à la mode, qui ne respecte pas les règles minimales de la rigueur scientifique. Il est donc préférable de parler d'effondrissement.
- 2) Les prévisions des effondristes concernant l'effondrement sont si diverses et contradictoires que l'une ou l'autre d'entre elles sera forcément confirmée dans l'avenir.
- 3) L'effondrissement incite à un retrait généralisé du monde, alors que les importants problèmes sociaux et environnementaux nécessitent une action urgente et vigoureuse.
- 4) Communiquer sur la peur et sur l'effondrement est globalement néfaste, incitant plutôt à l'immobilisme, tandis que communiquer sur les solutions possibles, sources d'espoir et d'optimisme, incite à l'action (voir cet autre document de ma plume : *Comment communiquer sur l'environnement ? Par la peur ou par l'espoir ?*⁶⁵)

⁶⁴ Elkington, J. (2012). *The zeronauts: Breaking the sustainability barrier*. London, EarthScan.

⁶⁵ Lecomte, J. (2019). *Comment communiquer sur l'environnement ? Par la peur ou par l'espoir ?*